

DES CISEAUX SUR LE CORPS DE LA MÈRE

Dialogue vertigineux avec des personnages,
SUR LES SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE



UNE VOIX MASQUÉE. – *La légende d’une terre, la Camargue, qui s’isole d’une guerre, se coupe de l’Histoire, vit en autarcie, puis, à la fin du XX^e siècle, devient le territoire secret des utopies révolutionnaires, et la saga d’une famille, les Bloom, qui veut reconstruire cette Histoire humaine, grâce à des “souterrains” permettant de voyager dans le temps... Quand avez-vous décidé de réunir les cinq volumes d’un cycle romanesque (par ordre de parution : La Vie ordinaire des anges, 1983 ; Le Rire du Pharaon, 1984 ; La Récréation du monde, 1985 ; Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom, 1987 ; L’énorme Tragédie du rêve, 1991) en un seul livre, sous le titre LES SOUTERRAINS DE L’HISTOIRE, une nouvelle mouture qui paraît aujourd’hui, en 2008 ?*

FRANÇOIS COUPRY. – En faisant éditer, dans les années 1980, ces premières versions, j’avais dans l’esprit une sorte de “prépublication”, une œuvre en cours dont je livrais au public un travail qui devait par la suite se modifier, se réorganiser... En écrivant *Le Rire du Pharaon*, je m’aperçus que William, Zelda et John-John Bloom étaient les échos des Je, Toi et Nabucco de *La Vie ordinaire des anges*. Je travaillais déjà sur *La Récréation du monde* : une “autre” histoire de la Camargue, où cette région de France, au moment de la guerre de 1940, se serait donc coupée de l’Histoire, dans un archaïsme, par le désir plus ou moins conscient d’une femme, Jeanne de Valençay. Cette volonté de faire une saga, réunie plus tard en un seul livre, se cristallisa lors de l’écriture d’*Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom*, avec le personnage du cousin de William, Zelda et John-John : ce David ! Et *L’énorme Tragédie du rêve* s’est composée dans la perspective d’une vision d’ensemble : la suite de l’histoire “réinventée” de la Camargue, envisagée non plus comme un lieu de régression, mais comme pays de toutes les révolutions, et la présence, sur cette terre magique, des

membres de cette famille Bloom, les résultats de leurs expériences de voyager dans le temps, de faire ou défaire le tissu du passé, du présent et du futur... Ainsi, tout se recoupeait : les Bloom et les civilisations camarguaises possédaient le même objectif souterrain, plus ou moins assumé, recréer l'Histoire humaine. À partir de ces ébauches, éditées dans le désordre, une totalité très cohérente se mettait en place, dont chaque livre prépublié ne serait qu'une partie... Je m'en souviens, à la fin des années 1980, je promenais mon chien, Valentin, et j'eus soudain comme une apparition, un éclair joyeux, je vis dans ma tête le livre entier, réajusté, présenté exactement tel qu'il est aujourd'hui, vingt ans plus tard. Demandez à mon labrador : s'il n'était pas mort, il vous raconterait comment, se retournant en ce temps-là, il remarqua mes cheveux dressés sur le crâne ! Oui, tout s'organisait... En intégrant à cette histoire de la Camargue et de la famille Bloom celle des Je, Toi et Nabucco de *La Vie ordinaire de anges* – qui deviendrait *La Vie ordinaire des dieux* –, héros d'un conte qui s'incarnent dans le réel du delta du Rhône, tout s'emboîtait dans un schéma global ; mais dans un autre ordre, chronologique. D'abord *La Récréation*, puis *La Vie ordinaire*, puis *Le Rire*, puis *Avec David Bloom*, enfin *L'énorme Tragédie* : une succession d'utopies, qui chaque fois échouent, comme si le destin de l'humanité était de briser ses cathédrales et ses espérances, mais comme si, également, ces échecs devenaient les signes positifs d'une évolution.

LA VOIX MASQUÉE. – *C'est le désir de faire une grande œuvre ?*

FRANÇOIS COUPRY. – Chez les Jésuites, quand j'étais petit, je servais la messe, j'avais un missel. Un gros livre où je lisais une somme de savoirs et de pratiques. Et je rêvais d'être l'auteur d'un tel livre ! Ou du moins – car je presentais qu'il n'avait pas dû être écrit par une seule personne – son concepteur, son organisateur. Ce missel était en papier "bible", bien sûr, de là sans doute vient mon goût pour *la Pléiade*, et comme par hasard j'ai publié mes premiers ouvrages chez Gallimard. Et je demeurais toujours fasciné par ces livres qui ont la prétention de la totalité, de la globalité – d'une ville, d'une époque, d'un siècle : *Ulysse* de Joyce, les *Cantos* de Pound, *L'Homme sans qualité* de Musil, bien sûr *Don Quichotte* ou *La Recherche du temps perdu*, et *Guerre et Paix* de Tolstoï, le *Quatuor* de Durrell, et aussi *La Critique de la raison pure* de Kant ou

La Phénoménologie de l'esprit de Hegel... J'imaginai que tous les écrivains possédaient au fond du cerveau ce même désir. Les fréquentant, je me suis aperçu du contraire, on est rare à être aussi fou ; disons : autant obsédé. Écrivant les versions premières de ce qui se dessinait comme un cycle, et que j'envisageais donc ramassées en un seul livre, je me rendais compte que ce rêve enfantin, idiot et magnifique se réalisait... Une traversée des événements de la seconde moitié du XX^e siècle, la fin de l'idéologie communiste, l'effolement du libéralisme économique, en contrepoint le désir toujours ardent de changer radicalement le quotidien de l'espèce humaine qui ruine l'écologie de sa planète dans la poursuite désespérée du profit. Et, en même temps – puisque la famille Bloom voyage dans le passé et y agit, grâce à ces “souterrains de l'Histoire”, ces chemins qui permettent de relier les diverses époques –, une traversée complète de l'aventure de l'Occident et du Moyen-Orient, d'Akhenaton à nos jours en passant par le Christ, l'évolution des polythéismes en monothéisme, pour aboutir à la problématique du XXI^e siècle, où l'on remarque de plus en plus une fiction médiatique et généralisée qui crée la réalité.

LA VOIX MASQUÉE. – On murmure dans les... souterrains, non pas de l'Histoire, mais de votre biographie, que vous auriez été bouleversé, à la fin des années 1970, à Bayreuth, par la Tétralogie de Wagner, mise en scène par Chéreau, dirigée par Boulez.

FRANÇOIS COUPRY. – Je ne fus pas le seul à être bouleversé par ce pèlerinage. Mais la Tétralogie est devenue pour moi l'exemple parfait d'une représentation globale de l'univers. Et qui se suffit à elle-même. Comme si le monde “réel”, du coup, devenait inutile... L'extraordinaire, à Bayreuth, c'est qu'on est embarqué pour un voyage, comme en un bateau, sans pouvoir en sortir, on est bloqué dans un patelin perdu. Rien d'autre à faire, dans les journées, que d'adorer Wagner, dont les pâtisseries vendent des bustes en chocolat, comme à Lourdes les statues de la Vierge : le matin, on prépare la chemise, le smoking, et les représentations durent tout l'après-midi, jusqu'à tard le soir, coupées par de longs entractes où l'on mange des saucisses. Mon rêve, emprisonner mes lecteurs, les surveiller en train de lire. Mais c'est impossible, en littérature. Les lecteurs, les

lectrices, lisent n'importe où, on ne sait pas où, n'importe quand, on ne sait pas quand, ils s'arrêtent au milieu d'une phrase, et nous les auteurs on ne peut pas leur crier : Attendez ! si vous avez envie de pipi allez au moins jusqu'à cette page, sinon l'ambiance est foutue, et débranchez vos portables ! À Bayreuth, Wagner, il les a coincés, les spectateurs, ils ne peuvent pas se lever au milieu d'un acte, et, de plus, pour mieux être à disposition, on est mal assis sur des fauteuils en bois où l'on ne peut pas s'endormir... La structure des SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE est rythmée sur celle de la Tétralogie. On y retrouve les thèmes de la gemellité, de l'inceste, des combats entre dieux. Le même goût du mélo : j'aime les émotions un peu lourdes, la fille qui retrouve son père qu'on disait mort au bain, je pleure toujours à *Cendrillon*, bien plus que dans la vie courante... La même exploitation de situations dramatiques outrées, "sublimes" ; comme chez Dostoïevski, aussi... Et la même utilisation des leitmotive, des échos musicaux dans les ponctuations des phrases – par exemple le leitmotiv des oies sauvages, qui revient sans cesse, certainement sur le même tempo et sur le même souffle obsédant que la chevauchée des Walkyries. Pour moi, l'opéra est le plus grand des arts de la représentation du monde : j'aurais tant aimé être un compositeur d'opéra du XIX^e siècle, ou l'illusionniste, sur scène, d'un spectacle de méta-rock au XXII^e siècle – hélas, je ne suis qu'un pauvre écrivain de la charnière entre XX^e et XXI^e siècles, dont la musique, les décors, les chanteurs, les lumières et les meurtres ne sont que des phrases.

LA VOIX MASQUÉE. – Pourquoi ne pas avoir simplement réuni ces livres – comme Durrell avec Justine, Balthazar, Mountolive, Clea dans le Quatuor d'Alexandrie ? Pourquoi, dès le départ, cette volonté de les recomposer, les resserrer, quand ils paraîtraient en un seul volume ?

FRANÇOIS COUPRY. – Les premières versions, publiées chez Robert Laffont de 1983 à 1991, sont disponibles, toujours exploitées, et doivent le rester. Mais accoler purement et simplement ces moutures originelles était impossible. D'abord, parce que, étant autonomes, elles contiennent des pages et des pages de "résumé des épisodes précédents" qui devenaient inutiles dans la version d'ensemble, et des descriptions répétées, des scènes trop semblables, qui n'avaient plus lieu d'être... Ensuite, parce que, la conception de cet ensem-

ble m'étant venue progressivement, il y avait des tas de contradictions : pour citer un exemple, le personnage de Jeanne de Valençay meurt à la fin de la version originale de *La Récréation* ; alors que, dans la version d'ensemble, ce personnage doit parcourir le livre et se retrouver au final... Ensuite, si des digressions (Dieu sait si j'en abuse) ont leur intérêt, leur sens, dans un ouvrage de 300 pages, elles deviennent insupportables dans un livre de 900 feuillets. Il y a une notion qui est gênante, presque odieuse, en France, lorsque l'on parle littérature, quand les anglo-saxons l'ont depuis longtemps promue, c'est l'*efficacité*. L'efficacité narrative d'un Hitchcock ou d'un Hergé. En somme, j'ai tenté le même travail qu'Hergé au moment où il réalisait les versions "couleur" de ses albums, supprimer les vignettes en trop, qui nuisent au rythme... Et puis – et là tel un Claudel livrant une version "pour la scène" du *Soulier de satin* –, je voulais un format *lisible*, même si, comme l'efficacité, ce concept est gênant en France, où il devient synonyme de commercial : je souhaitais une longueur qui puisse passer la rampe... Enfin, concevant les versions premières comme des ébauches, j'ai pu exercer à loisir cette manie chez moi, ce *toc*, trouble obsessionnel convulsif ou compulsif du repentir, une illusion de la perfection. Quand j'écris, j'ai sur mon épaule, non pas un singe, ou un perroquet comme un héros de Stevenson, mais un lecteur qui a les lunettes d'Harry Potter et le nez de Mary Poppins. Et non point un de ces lecteurs réels que j'aurais envie de coincer dans un Bayreuth, mais un complice toujours là, lui ! comme ma conscience ou le criquet de Pinocchio. Un petit lutin énervant. Il me coupe sans cesse : "Je ne comprends pas ! Précise !" Parfois il m'agace tant que je le néglige, parfois je l'écoute ; en retravaillant ma saga je l'ai écouté. Juché sur mon épaule, lisant derrière moi, il me pointait du doigt toujours les passages que j'aimais le moins. Et je raturais, de 2000 à 2006 j'ai raturé... Les lectrices, les lecteurs, qui connaissent les premières versions des années 1980, s'apercevront vite qu'ils ont affaire à un autre livre, tout nouveau ; et que, dans cette version d'ensemble, les thèmes apparaissent plus forts, plus scandaleux aussi : les désirs d'utopies, la problématique de grandir, la fabrication du réel à partir de la fiction, l'avenir et la survie de l'humanité – doit-elle se détruire ou changer ?

LA VOIX, TOUJOURS MASQUÉE. – Ce caractère scandaleux du sujet, mieux lisible sans doute dans cette version globale, c'est un éloge constant des hors-la-loi,

de la transgression des normes. Surtout quand on pense à l'hypothèse que vous venez d'évoquer et qui est posée au début et au final de la saga : si elle ne se change pas radicalement, si elle ne se "révolutionne" pas, l'espèce humaine doit disparaître, mangée par ces animaux qu'elle déclare inférieurs, noyée par une nature, une flore, qu'elle passe son temps à déchirer, à annuler ou à humaniser.

FRANÇOIS COUPRY. – Tous les personnages de ces SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE sont des hors-la-loi. Hors la loi David Bloom, bien sûr, avec son obsession de disparité, de multiplicité, de travestissement, créant en lui-même diverses autres personnes. Et justement avec son désir de changer à la racine l'Histoire humaine : en voulant intervenir, par exemple, sur les destinées de Jehanne d'Arc ou de Marie-Antoinette pour modifier politiquement et métaphysiquement notre présent. Hors la loi ses cousins, William, Zelda et John-John, ces enfants puis ces adolescents, qui *osent* transgresser les règles du temps, ramènent la momie d'Akhenaton de l'antiquité, lui font jouer le rôle de Jésus-Christ, et enseignent à David ces fameux "souterrains de l'Histoire", ces routes secrètes pour se balader dans le passé et mélanger le présent et le futur. Hors la loi, encore plus que son frère et sa sœur, le jeune John-John Bloom, en *osant* tomber amoureux d'une dame... qui n'est pas de son âge ! Hors la loi, Anne Bloom, la mère de David, même si elle s'efforce durant des années de devenir "correcte", obéissant aux normes sociales : elle *osera* retourner dans le temps de son enfance, toujours grâce à ces souterrains, et y mourir, s'y suicider... *avant* la naissance de son fils ! Hors la loi Jeanne de Valençay qui, se vivant en *marge* de son époque, participe à la rupture d'une terre, cette Camargue qui s'isole de l'Histoire, devient un non-dit. Hors la loi tous les utopistes du delta du Rhône, ces exclus bientôt massacrés. Hors la loi Alexandra Tchitchikova qui, Juive, *ose* usurper le rôle de la Mère du Christ, sachant le mal que le christianisme fera à la loi juive. Hors la loi Akhenaton qui, même malgré lui, fonde le monothéisme *contre* la civilisation égyptienne, ressuscite, devient d'abord un monstre assassin puis semble prêt à jouer éternellement le rôle du Rédempteur de l'humanité. Hors la loi Pierre Morlevent, pourtant policier, agent de l'ordre, qui pardonnera à David Bloom d'être aussi un terroriste. Hors la loi Ida von Eschenbach qui accepte, comme Alexandra Tchitchikova, de vivre dans une autre époque que celle de sa "chronologie normale". Hors la loi,

bien sûr, ce sympathique criminel qu'est Philippe Lescure, et qui va devenir l'amant de Jeanne de Valençay dont il a tué successivement le père puis le compagnon, Frédéric de Serbelloni. Hors de toutes lois, ces dieux, ces enfants immortels, éternellement âgés de cinq ans, Je, Toi et Nabucco, diables de toutes les pitreries et des malheurs, et qui, héros d'une fable, *osent* – s'il s'agit bien d'eux – s'incarner dans le réel. Ces personnes extraordinaires sont des séries récurrentes de refus des lois ; lois morales, temporelles, physiques, biologiques, idéologiques, politiques...

LA VOIX. – *Vous l'aviez deviné, sans doute : moi qui vous interroge, je m'appelle François Coupry, et je suis un de ces hors-la-loi, l'un de vos personnages, et l'auteur, également, "à votre place", de plusieurs parties, actes, ou livres, de la saga.*

FRANÇOIS COUPRY. – À partir des premières versions, recomposées, je ne me suis pas uniquement exercé à préciser des thématiques, des musiques, en limant, en redécoupant les pièces d'un puzzle afin qu'elles s'harmonisent efficacement, j'ai bâti, en plus, une *autre* aventure. Et, surtout, narrée d'un *autre point de vue*... Car, voilà comment c'est maintenant raconté, dans cette version globale : une historienne, Sarah Starova, maître d'œuvre de l'ouvrage, cherche la vérité sur une histoire qui la concerne – sa mère en fut victime –, celle de la Camargue des années 1940-1990. Et, avant de tirer toutes ses conclusions dans une dernière partie intitulée *L'énorme Tragédie du rêve*, elle propose et commente des textes qui ont pour auteurs des personnes "réelles" de cette histoire, David Bloom, Frédéric de Serbelloni et... oui, vous, François Coupry ! Et c'est là qu'on entre dans un vertige, un abîme de *décalages*. D'une part ces textes, ces fictions, auraient été déjà publiés – mais à des dates qui ne correspondent pas à celles de mes propres éditions premières et autonomes. D'autre part leurs auteurs ne sont plus moi-même : c'est Frédéric de Serbelloni, sans doute avec l'aide ultérieure de David Bloom, qui a écrit *La Vie ordinaire des dieux* ; c'est David Bloom lui-même qui a dicté *Avec David Bloom* ; c'est vous, François Coupry, vous qui m'interrogez, qui avez écrit *La Récréation du monde* et *Le Rire du Pharaon* ; quant à *L'énorme Tragédie*, elle est "réellement" signée de sa narratrice, notre Sarah Starova, de même que les commentaires et les

analyses qui introduisent, entourent et présentent ces... documents. Ainsi, comme justement dans une édition de *la Pléiade*, sur le papier bible de mon missel, le texte est sans cesse annoté, livré à sa propre exégèse – et ici nous avons droit à l'exégèse de l'exégèse ! Ou comme dans des “docu-fictions”, genre aujourd'hui très prisé à la télévision, mélange d'archives, d'entretiens avec les protagonistes et de scènes interprétées par des acteurs, fiction et réalité s'emboîtant en poupées russes...

FRANÇOIS COUPRY. – Non seulement, en un glissement à la Pessoa et ses hétéronymes, vous déclarez ne plus être l'auteur de certains de vos écrits, et vous prêtez à ces autres auteurs des biographies solides, mais, en plus, les écrits qui apparaissent sous votre propre nom seraient dus à une personne – moi-même ! – qui n'a ni votre âge, ni votre vie, ni votre physique, qui n'a, lui, jamais eu la révélation de Bayreuth, bref qui n'a rien à voir avec les deux ou trois choses que l'on croit savoir de vous. Pourquoi ce souci de se voiler, sinon de s'abstraire ?

FRANÇOIS COUPRY. – C'est exact, de cette nouvelle version je me suis un peu retiré... Alors, humilité, je ne crois pas ; goût du jeu, peut-être. Mais revenons encore à ce missel de mon enfance : ce qui donc me fascinait, c'est le côté ouvrage collectif, un torrent d'auteurs invisibles... La page de titre est significative de mon effacement :

LES SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE

Vies secrètes de la Camargue
et de l'incroyable famille Bloom,
présentées
et commentées

par SARAH STAROVA

(professeur d'histoire des religions
à l'université de Columbia, États-Unis)
à partir des récits de

D. BLOOM, F. COUPRY, F. de SERBELLONI
et autres témoins ou acteurs.

FRANÇOIS COUPRY. – Je (moi, cet autre que vous) n’aurais écrit, de cet ensemble, que deux parties, ou “actes”, sur cinq, La Récréation et Le Rire, mais je suis surtout, dans la dernière partie, composée “en vérité” par madame Starova, un acteur de cette histoire : j’espionne, puis je tue David Bloom, ou plutôt je l’enferme pour toujours dans ces “souterrains” qui permettent à la famille Bloom de s’amuser avec l’Histoire...

FRANÇOIS COUPRY. – Vous êtes un personnage ; et, de plus, un personnage qui écrit : vous n’avez donc pas à chercher d’auteur, dirait Pirandello. Pour moi, les personnages sont d’abord des idées... Souvent, de nos jours, il paraît de bon ton de proclamer dans la plus haute hypocrisie qu’un personnage vient d’abord du réel – ça rassurerait le lecteur. Bon sang ! rien ne m’exaspère plus qu’un auteur qui s’écrie en sautant sur sa chaise : Mon héros est vrai, c’est exactement le fils de mon coiffeur, je le jure. Cet auteur ment. Son héros vient de l’idée qu’il se fait du fils de son coiffeur. Même dans le récit le plus réaliste, le plus “air du temps”, le plus “phénomène de société” – quelle horreur ! –, le plus insipide, les personnages viennent non point de personnes rencontrées mais d’autres personnages lus dans d’autres récits, vus dans d’autres représentations. Par exemple, les Bloom, ils ne viennent pas de la famille du cousin de mon coiffeur, ce nom provient directement de celui du personnage de *L’Ulysse* de Joyce – Léopold Bloom. Si, comme cela semble de plus en plus évident, ce sont les récits qui organisent le monde, des médiatisations et des représentations qui ordonnent le réel, il ne peut en être autrement : nos personnages naissent d’abord d’un imaginaire commun. Ils sont d’abord des archétypes. Ensuite, pour faire joli, pour faire vrai, on prend des traits que l’on a remarqués dans la vie courante, une façon de se gratter le derrière, de croiser les jambes sur le canapé, des tics de langage. Mais ce n’est qu’une autre illusion : un personnage n’est pas un être vivant. Moi, par exemple, François Coupry, personne vivante – pour l’heure, du moins –, je suis inracontable. Je suis un fouillis. Je suis innommable ; même par Joyce ou Beckett. Les êtres vivants n’ont pas de psychologie, ne sont point cernables ; même par les psychanalystes. Les personnages de récit, eux, sont descriptibles, analysables. Quand vous vous allongez dans une psychanalyse pour soi-disant dire n’importe quoi, vous devenez un personnage de récit. Vous, François Coupry, vous, là, assis devant

moi, personnage de récit, vous êtes une idée, précise, définie : on se projette dans votre abstraction, et chaque lectrice, chaque lecteur emplit votre manque d'existence, de chair, avec sa propre existence, sa chair.

FRANÇOIS COUPRY. – *Mais quelle idée suis-je ? Il me semble être bien vivant, de chair et d'os. Et pourtant, à la fin de la saga, je suis tué par un taureau... Vous évoquiez Pirandello, je le cite à mon tour : "Les personnages ne doivent pas apparaître comme des fantômes, mais comme des réalités créées, des constructions immuables de l'imagination, plus réels et consistants que le naturel toujours changeant des comédiens."*

FRANÇOIS COUPRY. – Vous avez été tué par un taureau, mais les personnages ne meurent jamais, eux, au contraire des vivants indescriptibles : il suffit de relire... Il y a deux personnages, en ces SOUTERRAINS, qui sont assez semblables dans l'idée de départ de leur conception : des êtres pas tout à fait finis. On peut croiser de tels êtres dans la réalité, qu'importe : je sais dans quelles représentations du monde je les ai aimés – Don Quichotte, par exemple. Ces deux personnages immatures sont Frédéric de Serbelloni, le compagnon de la Jeanne de Valençay de *La Récréation du monde*, et vous-même, François Coupry. Serbelloni, fragile, poétique, affolé par ses propres audaces, restera comme une ébauche jusqu'à la fin de sa vie : encorné par un taureau ; comme vous, Coupry. Il ne trouvera sa maturité qu'en tant qu'auteur de *La Vie ordinaire des dieux* – mais en cela il sera sans doute épaulé par celui qui complétera et arrangera son manuscrit, David Bloom. Vous, Coupry, vous êtes autant immature que Serbelloni, mais sous une autre forme : timide, influençable, espion espionné, parfois ridicule. Vous ne pouvez, en vos *Carnets* – souvent cités par madame Starova –, tracer les mots en entier, les phrases sont informes. Vous ne parvenez à la maturité qu'en écrivant – comme votre collègue en immaturité, Serbelloni – un livre, *Le Rire*, puis un autre, *La Récréation*, trouvant enfin un style et une langue. Puis en devenant grandiose, droit et cohérent, avec l'amour de votre vie, l'adolescente Zelda Bloom. Vous devenez mature en tuant David Bloom – ou plutôt en l'enfermant dans l'éternité du labyrinthe des "souterrains de l'Histoire" : on pourra gloser des pages et des pages là-dessus, vous êtes bien un personnage de récit, cernable, analysable... Ce passage difficile, parfois raté, de

l'immaturation à la maturité, est au cœur du livre. Les très jeunes William, Zelda et John-John Bloom, pourtant au départ moins fragiles, ou inachevés, que vous, François Coupry, ou que Frédéric de Serbelloni, cherchent également à grandir, à échapper à l'enfance. Et cette longue saga est tout simplement l'histoire de ces trois enfants qui veulent mûrir, faisant de cette somme un roman d'apprentissage, ou d'initiation... La tonalité de l'ensemble fait d'ailleurs écho à une certaine jeunesse du récit, ce côté grand romanesque, très XVIII^e et XIX^e siècles, à la Walter Scott ou à la Jules Verne, où l'on ne s'étonne pas des conventions, du théâtral, du caricatural – tournant le dos à une certaine pseudo maturité critique des textes du XX^e siècle. Écho, aussi, à ce que peuvent lire ou regarder les adolescents d'aujourd'hui, de Tolkien à la Science-Fiction, en passant par l'univers coloré de la bande dessinée, des jeux informatiques, jusqu'aux dimensions spectaculaires des séries américaines... Il y a dans l'adolescence une prétention à se poser dans le réel, tout en l'imaginant comme une "réalité virtuelle" inaccessible aux adultes pesants et pensants : bref, tout ce qui distingue les héros de ces SOUTERRAINS, qu'ils soient jeunes ou vieux, soi-disant immatures ou délibérément enfantins.

FRANÇOIS COUPRY. – Il est exact que je me sens immortel comme un adolescent. Mais je me demande si vous, François Coupry, vous ne m'avez pas créé par angoisse, non de la mort, mais d'une absence possible de vie après la mort. Bien sûr, tous les auteurs forment des personnages pour se donner une pérennité. Mais vous, vous êtes allé plus loin : en me prêtant le même nom que vous, et cependant avec une biographie différente, vous vous êtes fabriqué une âme. Une âme qui, éternellement, continuerait à vivre parce qu'elle est différente de vous, dans la grande tradition hellénique et chrétienne de la séparation de l'esprit et de la matière, ou dans les grandes traditions orientales d'un souffle qui passe d'incarnations en réincarnations. Une âme qui continuerait à exister dans une sorte de paradis, celui de la fiction peut-être, et non point dans des souterrains secrets, mais à l'air libre, dans un Ciel tout autant secret.

FRANÇOIS COUPRY. – Plus personne ne doute, aujourd'hui, d'une existence après la mort – à part certains vieux médecins du XX^e siècle, quelques marchands d'habits ou ecclésiastiques illettrés. Mais, pour l'heure, chère âme,

j'ai l'avantage sur vous, sur Serbelloni, sur Anne Bloom, sur d'autres personnages de la saga, de n'être pas mort, même si je suis moins "réel"... Quoique. Quoique : longtemps j'ai cru que j'allais mourir en l'an 2000, je ne sais (si, je le sais, mais je ne le dirai pas ici) par quelle superstition, ou par quel pacte avec le diable, avec Dieu. Et voilà que j'ai survécu. C'est aussi et surtout pour cette raison que j'ai souhaité m'abstraire de la version totale et... "définitive" des SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE. Comme si la postérité avait déjà produit son travail. Postérité qui fait que Shakespeare n'aurait pas existé, ou que Molière n'aurait jamais rien écrit. Postérité qui fait de Walt Disney l'auteur de *Blanche Neige* : au fond, fantasmatiquement déjà mort, je rêve que ce soit une production hollywoodienne, ou sino-indienne, qui me plagie, adaptant aux normes internationales du commerce mes pauvres aspirations intellectuelles, romantiques, trop personnelles ! Cette œuvre n'aurait donc plus rien à voir avec moi-même, avec ma vie... Quoique. Quoique : relisant et relisant ce "truc énorme", et qui devrait donc me dépasser, je me suis aperçu du caractère atrocement autobiographique de cette sacrée saga. Je vis que, par exemple dans le personnage de Frédéric de Serbelloni, je me racontais moi-même : le long passage où est exposée l'enfance et l'adolescence de Frédéric, eh bien ! il suffit de remplacer un lieu par un autre, une date par une autre, pour trouver le récit le plus sincère possible de ma propre enfance et adolescence. Et David Bloom ! Il devrait être le personnage le plus différent de moi : puisque, que ce soit en tant qu'auteur primitif ou en tant que personnage qui deviendrait auteur, je me heurte à lui, il me défie, je le défie, je l'aime et le déteste, je finis par le tuer... Eh bien ! trop de détails font référence à la vie du directeur de la Maison des écrivains dans les années 1980, et à mon logement d'auparavant, aux Batignolles. Et puis, vous-même, François Coupry, qui, en tant que *mon* "âme", ainsi que vous l'avez astucieusement débusqué, devriez posséder une *autre* histoire que la mienne... Eh bien ! relisant et relisant, je ne pouvais que m'épouvanter de tant de références qui me correspondent, qui reflètent le plus profond de moi, mon côté normand paternel, jusqu'à ce meurtre de jeunesse plus ou moins involontaire qui forge une peur d'exister. En vérité, vous êtes peut-être mon âme éternelle, ce que la postérité retiendra de moi, mais vous êtes d'abord le portrait de mon intimité que jamais je ne voulais donner au public.

FRANÇOIS COUPRY. – Et Jeanne de Valençay, qui demeure la déesse très digne autour de qui s’agite cette colonie de démons ?

FRANÇOIS COUPRY. – Jeanne, elle est *toutes* les Arlésiennes de mon enfance. Ces femmes coiffées et habillées à la mode d’Arles, symboles du pays... Ma mère, elle aussi, a vécu un paradis, en Camargue, dans les années 1920 – plus tôt que Jeanne, donc –, auprès d’une célébrité locale et étonnante, dont l’image a fait vibrer mon jeune âge, le marquis Folco de Baroncelli, qui créa autour de lui une cour, dont maman “coiffée en Arlésienne” faisait partie, et qui recréa (eh oui !) des traditions camarguaises, les fit revivre, et qui même inventa (eh oui !) la procession gitane de sainte Sara jusqu’à la mer, au même titre que la procession ancestrale et rituelle de Marie-Jacobé et Marie-Salomé ; un gardian, un manadier, un poète aussi. Bien sûr, Frédéric de Serbelloni, l’amant de Jeanne, est une image atténuée, “mal finie”, de ce marquis, dont le côté aristocrate aurait été dilué par une famille de la grande bourgeoisie d’affaires... Ma mère – comme celle de Sarah Starova, l’organisatrice de cette nouvelle version – m’a raconté mille fois cette époque d’avant-guerre, cette époque “folle”, “hors du temps”, “fermée sur elle-même”, où elle participait sans cesse à des fêtes, le long du Rhône, à des courses à la cocarde, à des défilés de gardians, en ce monde des gens de taureau, en cet univers de la bouvine. Ce “paradis perdu” qu’après guerre – comme Anne Bloom – j’ai tenté de retrouver, mais qui était aussi atténué, dilué, que l’image de Baroncelli chez Serbelloni, et dont au fond – comme Sarah Starova – je n’avais que les récits. Quand, le cœur nerveux, dans mon enfance, on allait aux Saintes-Maries, je recherchais une légende, celle qui entoura la jeunesse de ma mère, une légende dont je ne possédais plus que des allusions, des alluvions, et finalement, cette légende, je l’ai écrite, ou réinventée... Et quand, durant des années, j’ai réécrit, recomposé, stades après stades, les versions originales, j’avais l’impression de travailler sur le corps de ma mère. Ne possédant point, de ces versions écrites dans les années 1980, des fichiers informatisés exploitables par les logiciels des années 2000, dans un premier temps j’usai de procédés ancestraux. Je veux dire ceux que j’utilisais quand je commençais à publier mes premiers livres et qu’on ne réclamait point un texte numérisé : des ciseaux pour couper, des feutres pour raturer, de la colle pour tenter de faire coïncider des bouts de phrases, du *Tipp-ex*

quand on faisait des pâtés. J'aurais pu scanner, utiliser toutes les ressources de ces fameuses technologies, j'aimais cet archaïsme, ceux des manuscrits de Proust par exemple ; bien que, au contraire de notre vaillant Marcel, je n'augmentais pas, je rétrécissais... Or voilà, ainsi, je m'apercevais que – surtout retraillant *La Récréation*, mais aussi sur la totalité des avenues et des ruelles de ces SOUTERRAINS –, avec des ciseaux je coupais dans le corps de ma mère, je la castrais, je la reformais, et qu'avec des feutres je raturais de grosses rayures noires le corps de ma mère, et que je “tipp-exait” le corps de ma mère comme si je la maquillais de longues traînées blanches, et qu'avec des bâtonnets de colle je recollais le corps de ma mère comme l'incestueuse Isis autrefois le corps de son frère ; actes que l'informatique rend aujourd'hui plus discrets, en notre époque aseptisée. De toute manière, écrire sur son enfance, réécriture ou pas, et, là plus précisément, oser transformer une légende familiale en la tentative folle et grandiloquente d'un mythe universel, c'est agir sur la mère, vouloir la transformer, recréer celle qui vous aurait créé, couper, raturer, décaler, recoller, refaire ce qu'elle a cru faire. En somme la *renier*, même si en vérité c'est un geste d'amour : des ciseaux sur le corps de la mère ! Et c'est aussi penser sans cesse, quand la mère est morte depuis des années, à ce que devient de poussière ce ventre d'où l'on est sorti...

DAVID BLOOM, SURVENANT. – Étrange et ambigu, cet auteur qui, dans un premier temps s'efface, en théorisant cette distance, et puis qui, comme s'il voulait se récupérer lui-même, dénier son effacement et récupérer son œuvre, rattrape par la culotte ses héros, s'identifiant à eux, et surtout ramenant sa mère avec autant d'amour que je peux parler de la mienne ! Il vaut mieux interroger une personne plus réelle et consistante : cette Sarah Starova – puisqu'elle se pose comme maîtresse de la saga.

SARAH STAROVA. – Je suis bien vivante, très femme, et je représente sans doute le XX^e siècle. Quand je dis “représente”, il ne faut point se méprendre : je ne me vois pas comme un personnage, ou une idée, ou l'élément d'une démonstration, moi... Mais le tracé de ma vie est tout à fait représentatif de l'évolution de la seconde moitié du XX^e siècle, le *passage* du désir d'utopies – le “monde meilleur”, l'U.R.S.S. où je suis née – vers l'acceptation pragmatique et

désabusée d'une réalité qui serait incontournable – dont les États-Unis, où je vis aujourd'hui, sont pour l'heure le symbole. C'est ainsi, et d'abord parce que ma mère croyait ou savait y être née, que je me suis penchée sur l'histoire de la Camargue, dernier bastion du beau délire de ces utopies à la fin du XX^e siècle, et peut-être annonciatrice des futures utopies, religieuses sans doute, du XXI^e siècle. C'est ainsi que je me suis penchée vers la vie – bien réelle – des protagonistes de cette terre mystérieuse et vers les écrits, les romans, qu'ils ont pu produire, à partir de ce "paradis", *La Récréation du monde*, *La Vie ordinaire des dieux*, *Le Rire du Pharaon*, *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom...* Mais il me semble, avant que David Bloom ne porte le projecteur vers moi, avoir entendu parler d'un auteur initial, qui aurait déjà publié des versions antérieures de ces récits : je n'y crois pas. La légende de l'auteur initial, qui se serait retiré au profit de copistes altérant ou compressant l'ouvrage, paraît bien trop calquée sur les idées que l'on se fait de la fabrication des Évangiles, pour que la spécialiste de l'histoire des religions que je suis puisse y adhérer. De plus, cette légende colle trop bien avec celle du "paradis perdu", une époque magique, merveilleuse, toujours antérieure – qui est le fil conducteur de cette aventure –, pour qu'une telle coïncidence soit crédible. De plus, encore, cette mythologie de l'auteur initial et oublié recoupe un autre thème récurrent : le non-dit. La Camargue est un lieu secret où le monde semble manipulé par des personnes secrètes. L'isolement de cette terre aurait été provoqué, d'après feu le comte Charles de Valençay, par la nécessité d'un *no man's land* diplomatique durant la guerre de 1940 ; de semblables rencontres occultes auraient – ou ont – eu lieu durant le second isolement de la Camargue, de 1969 à 1990, sous l'égide tout autant secrète de David Bloom qui, on le sait, veut aussi agir *en catimini* sur le passé de l'humanité. Un autre personnage illustre ce type de "manipulateur de l'ombre", Philippe Lescure qui, bâtard de feu son mari, poursuit Jeanne de Valençay jusqu'en Camargue, dans *La Récréation*, agit par dessous, maître des intrigues et des crimes. Cette thématique de l'"homme invisible", dans un "lieu invisible", qui manipule l'Histoire humaine, voilà qui peut engendrer le fantasme d'un auteur caché, démiurge primordial, Dieu des origines, tirant en douce les ficelles des marionnettes aveugles et sourdes (je suis sourde d'une oreille) que nous serions... Enfin, cet auteur initial, qui aurait écrit les récits des personnages principaux, et qui aurait même composé la

partie intitulée *L'énorme Tragédie du rêve*, ma propre étude où je tente de donner le secret de la création de ces secrets, cet écrivain masqué porterait, comme par hasard ! le même nom qu'un des personnages et auteur officiel de deux de ces récits, non, ce serait trop beau. Je ne crois pas en ce François Coupry. D'ailleurs il est parti, il se tait maintenant.

FRANÇOIS COUPRY. – *Pourtant, ce François Coupry dont je suis peut-être l'âme, il existe, il a publié de nombreux livres, des contes, chez Gallimard, des cosmogonies, des articles, on peut vérifier. De même qu'il a déjà publié les premières versions de ces livres attribués aujourd'hui à Frédéric de Serbelloni, à David Bloom, à vous-même et à moi-même, n'importe qui peut vérifier... Mais nous, personnages de fiction, nous ne sommes peut-être pas n'importe qui, justement : analysables, cernables, définissables, même définissables dans nos inconsistances, nous avons des œillères qui nous empêchent de nous mêler à l'innommable complexité de la réalité, ce chaos plus informe qu'un non-dit camarguais.*

SARAH STAROVA. – Je peux tout à fait me mêler à de la complexité, mais je ne peux accepter un premier auteur avant nous, Bloom, Serbelloni, vous et moi : sinon, moi, organisatrice de ces SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE, éditrice de vos textes, je n'aurais nul pouvoir ; et j'aime créer. Peut-être ne veux-je qu'assumer jusqu'au bout ma propre fiction, mais si vous souhaitez que je fasse preuve de davantage d'érudition et de mauvaise foi j'ajouterai que, quand on décrypte ces textes, quand on voit le mélange de genres narratifs qui compose cette saga, on saisit que ce n'est point un, ou cinq, mais une bonne dizaine d'auteurs qui ont dû participer à l'ensemble ! Alors, il se peut que j'aie triché. Triché en compilant diverses autres sources que je n'ai pas citées dans le *corpus* de mes références, et triché en recomposant moi-même, Sarah Starova, et non un Coupry prétentieux et antérieur, les quatre fictions qui soutiennent mon argumentation – mais j'ai garanti une certaine vraisemblance. De même que j'ai pu tricher en simplifiant les données scientifiques. Née dans un pays où la science se hissait au plan social des religions, je me suis tournée vers des savants pour avoir le cœur net sur les fantasmagories de ces fictions écrites – maintenons cette “vérité” – par Bloom, Serbelloni et vous, *Coupry*, voyages dans le temps, transports de gens du passé, résurrections diverses, qui allaient

au même pas, ou au même galop, que les fantasmagories des deux civilisations successives de ce delta du Rhône où ma mère, de son vivant, disait, elle, être née. Je dois avouer que tous les savants que j'ai rencontrés, au lieu de hausser les épaules comme n'importe quel scientifique officiel du pays de mon enfance, se sont au contraire passionnés pour ces délires ; et les ont... légitimés ! J'ai utilisé les fruits de mes rencontres avec ces savants, mais je pourrais confesser que je n'ai évoqué que le dixième de ce qu'ils m'avaient confié : leurs divagations mathématiques, chimiques, biologiques, astrophysiques, dépassaient de mille coudées les fantasmagories des Bloom, David ou William, et compagnie. Peut-être affolée par les dimensions surnaturelles des sciences du XXI^e siècle, mes conclusions me poussent à douter des perspectives polythéistes, libertaires, multiples, contradictoires, aléatoires et ouvertes que vous prônez, David Bloom, au profit d'une certaine rigueur, une bonté qui, dans cet ensemble, est symbolisée par Akhenaton ressuscité, et donc par son "autre", celui qu'il aurait incarné, le Dieu du christianisme, Jésus-Christ... Mais, justement, parce que je n'ai pas tout dit, parce que j'ai biaisé, que j'ai triché, je me revendique comme l'auteur, humain, très humain, de cette symphonie métaphysique. Il n'y a aucun François Coupry ancestral, aucun démiurge caché, je le répète.

DAVID BLOOM. – Cette saga est une usurpation de bout en bout, une tricherie monumentale, comme notre monde : cette idée me plaît bien.

SARAH STAROVA. – Je suis très inquiète du caractère profondément iconoclaste de ce long livre. Je ne sais qui a évoqué un "éloge des hors-la-loi", mais c'est bien plus abominable : transgression des pensées religieuses, pédophilie et rejets des enfants présentés comme d'ignobles pervers, sympathie appuyée pour un anéantissement terroriste de la race humaine, encouragement au meurtre qui permettrait à un adolescent de continuer un amour impensable avec une vieille dame et qui offrirait éternité et immortalité... Même si, en conclusion, je me réfugie derrière quelque apologie de l'éthique, ce sont toutes nos valeurs qui, dans les récits que je regroupe et dans ma propre analyse des événements, sont démantibulées, perverties. Tricheries, mensonges, oui : tous, et donc moi y compris, tous les protagonistes de cette saga *jouent*. Ils ne sont pas naturels, ils sont volontairement artificiels, "médiatiques" préciserais-je – on dirait des hommes ou des

femmes politiques. Ils mentent, ils rusent, soucieux de leur apparence, modifiant leurs comportements en fonction de la demande du partenaire ou de l'interlocuteur, ils se masquent, usent des alliances et des opportunités, tiennent plusieurs discours, sont prêts à n'importe quoi pour arriver – surtout s'ils ignorent où. Le commun des mortels ne veut pas admettre qu'il joue, se drape derrière une sincérité hypocrite et affichée : eux, au contraire, sont *lucides* sur leurs méandres et leur insincérité, dans une certaine mesure ils ne trichent pas sur leurs tricheries. Même quand William Bloom, qui est mon amant, car l'auteur, ou la compilatrice, couche avec l'un de ses personnages, qui dit mieux ? même quand William me jure mille fois : "Je ne mens pas, madame Starova", il sait qu'il flotte comme une bouteille à la mer qui ignore le sens des vagues et le contenu exact de son message... Et l'humanité, dans le rythme profond de ces SOUTERRAINS DE L'HISTOIRE, serait *sauvée* par vous, David Bloom, c'est-à-dire par le personnage qui fait le plus scandaleusement philosophie de son côté "girouette au vent", de son opportunisme velléitaire, de sa soif de reconnaissance médiatique – tout en prônant le secret élitiste de l'ombre ! Non seulement un être multiple, non seulement un faussaire, non seulement un trafiquant de l'Histoire, mais surtout un homme d'affaires, un commerçant de sa propre vie.

DAVID BLOOM. – Je suis aux anges. Au fond, d'un démiurge primitif qui se tait et s'absente jusqu'à un auteur "officiel" qui prend ses distances, horrifié par les transgressions de cette tragédie comique et cosmique, plus personne n'ose avouer la paternité ou la maternité de ce... monstre.

FRANÇOIS COUPRY. – *Vous avez prononcé, madame Starova, à propos de nous autres, personnages de ces terribles SOUTERRAINS, des mots très significatifs : "On dirait des hommes ou des femmes politiques". Pensez-vous que ce... monstre soit essentiellement une fable politique ?*

SARAH STAROVA. – Je le crois. D'où mon intérêt, mon vertige, mon recul et ma fascination. Car tous nos héros bâtissent des civilisations, c'est-à-dire des lois, des manières de vivre en société. Jeanne de Valençay crée, ou participe à la création d'une civilisation : la première société secrète camarguaise de 1940 à 1968. Les trois dieux, Je, Toi et Nabucco, construisent un monde, divin et poli-

tique : dans l'autonomie – comme en Camargue – d'une fusée perdue dans le cosmos. Du temps de l'Égypte antique, Akhenaton bâtit une cité idéale. Quant à notre David Bloom, dans la Camargue des années 1980-1990, il participe à la préparation, l'anticipation, des événements internationaux, rencontre, ou rencontrerait, les responsables politiques de son temps. La construction de ces SOUTERRAINS, sans se référer à la Tétralogie de Wagner comme je ne veux pas savoir qui l'a fait, est révélatrice de l'évolution de la pensée politique européenne des années 1930 aux années 2000 ; de même que nous assistons à la naissance des symboles de notre modernité, les téléphones mobiles et Internet... Au début, dans *La Récréation du monde*, donc au milieu du XX^e siècle, il y a la lutte des classes au sens classique du terme : l'aristocratie, la bourgeoisie d'affaires, le petit patronat et le monde ouvrier se déchirent dans leurs intérêts, et cela amène Jeanne de Valençay à refaire l'Histoire à l'envers pour revenir à une sorte de féodalité, ce que lui reproche Anne Bloom, la mère de David, qui adhère au Parti communiste. Mais, au final de cette aventure, une quarantaine d'années plus tard, en ce que je décris dans *L'énorme Tragédie du rêve*, les propositions sont renversées : ce qui est de l'ordre d'une répartition sociale égalitaire, les "communes" du delta du Rhône, apparaît comme passéiste, tandis que ce qui est de l'ordre du libéralisme économique mondial, poussé à son outrance dans les "fabriques de faux", le marché débridé de l'illusion et du toc, apparaît comme progressiste, sinon révolutionnaire. Voilà qui anticipe, dans ce microcosme camarguais de la fin des années 1980, les problématiques politiques du début du XXI^e siècle, des mondialistes aux altermondialistes, des adeptes d'une liberté économique individuelle aux gardiens des droits collectifs des salariés, en passant par les questions de la laïcité, des nationalismes ! Avec l'étonnante et prémonitoire juxtaposition, dans ces expériences du delta du Rhône, d'un ultra-gauchisme et d'un ultra-libéralisme, comme les deux bras d'un même mouvement. On est au nœud d'une actualité, redoublée par un internationalisme de *fait* : le mélange des langues. Car il ne faut jamais oublier que cette saga est écrite en anglais, en français et en russe, et cette version française que l'on peut lire aujourd'hui est à moitié traduite - avec l'approximation des textes... adaptés. À propos de traduction, d'ailleurs, le leitmotiv des oies sauvages ne suit pas du tout le tempo de la chevauchée des Walkyries, mais est calqué sur la musique de la première phrase de la version

française du *Docteur Jivago* de Pasternak... Toutefois, à mon sens, ce qui est le plus actuel, le plus moderne, et que je décris dans les cent dernières pages de ce monument, c'est la résistance du village des Saintes-Maries-de-la-Mer, de ses habitants, de ses animaux, de leur désordre, face aux armées de l'ordre mondial : l'éloge et la beauté de toute Résistance.

FRANÇOIS COUPRY. – *Vous dites que votre lecture politique de nos SOUTERRAINS n'a rien à voir avec le rythme de la Tétralogie de Wagner, et vous ne voulez même plus savoir qui a proposé une telle incongruité... Cependant, pour votre présentation de l'œuvre et pour vos analyses qui ponctuent l'ensemble, vous enfermez, comme Wagner, des lectrices et lecteurs imaginaires dans un théâtre, à... Bizerte, où ils sont bloqués pour une suite de représentations, de lectures, durant deux nuits et une journée, comme les spectateurs d'un... Bayreuth, comme dans les rêves d'un François Coupry, auteur que vous niez ! Madame Starova ?*

DAVID BLOOM. – Notre amie est partie, sur la pointe de ses pieds russes et américains. Nous venons d'assister, sur la scène de ce dialogue, à l'histoire de la fabrication d'un mythe, qui porte en lui toutes les interprétations possibles, et dont beaucoup s'attribuent la paternité, la maternité. Un mythe n'appartient à personne, ou à tout le monde. Moi, je suis le plus mythique : puisque, personnage de fiction, qui serait davantage réel et consistant, je me flatte, au contraire de madame Starova, de ne point exister, c'est-à-dire d'être à la fois personne et tout le monde.

FRANÇOIS COUPRY. – *Les auteurs sont partis. L'officieux et l'officiel. L'original et l'usurpateur – ou plutôt : l'usurpatrice. Ne restent plus que les personnages. Comme toi, David. Comme moi, l'âme peut-être de François Coupry ; et aussi, sans doute, son côté paternel, anglo-saxon, puisque je suis né en Normandie comme son père – et puisque son côté provençal s'est épuisé en cisillant le corps de sa mère... Mais arrêtons ces simagrées, ces élucubrations en vue de fabriquer un mythe. L'auteur primordial existe, même s'il se masque derrière quelques homonymes, fantaisies ou démonstrations. Il existe, et la preuve : ce goût des processions, des cortèges, qui sans cesse traversent l'œuvre. Ce goût épique des longs défilés de foule – depuis les processions répétées vers la mer des saintes*

Maries Jacobé et Salomé, de sainte Sara (Sarah Starova, votre prénom a un h de trop, celui de l'historienne), jusqu'à cet ultime et gigantesque cheminement sur le delta du Rhône, où un torero raté, à cheval, levant son trident, conduit l'immense troupeau des taureaux et de tous les animaux vers le bout de la terre, ce cul-de-sac des Saintes-Maries-de-la-Mer ! Et savez-vous, lectrices, lecteurs, d'où vient cette fascination pour les processions, les défilés, les cortèges ? D'une scène primitive vécue par... François Coupry, le "vrai" – le vrai sans guillemets –, ou, disons, pour continuer à faire savant : vécue par son corps, son côté maternel et provençal. Imaginons : François Coupry avait cinq ans (je crois, à peu près) à l'époque, et sa mère, coiffée en Arlésienne, l'avait conduit à assister au retour du corps du marquis de Baroncelli aux Saintes-Maries-de-la-Mer... Le cercueil du marquis, mort en Avignon quelques années auparavant, avait passé la nuit dans un mas à cinq kilomètres des Saintes-Maries ; et, au matin, sur une charrette entourée d'Arlésiennes, de gardians et de gens du peuple de la bouvine, au milieu desquels marchait notre petit François, ce cercueil s'achemina vers le village, en une longue... procession. Or, voilà : on avait réuni les taureaux de la manade du marquis, non loin de cette procession. Et voilà : voyant ce défilé, et certainement pour accompagner le corps mort de leur ancien maître, malgré les cris des gardians ces taureaux se mirent en mouvement, trottinèrent, se rapprochèrent de la foule, longeant ce cheminement ! Il fallut tous les tridents et les hurlements affolés des cavaliers pour empêcher les bêtes de pénétrer dans le village, de saluer jusqu'au bout leur prince et leur poète... Les taureaux hantent la vie, la respiration, les gestes de François Coupry – ils n'encombrent pas ma vie, ni celle d'une Starova de pacotille. Les taureaux le hantent à tel point que, lorsqu'il veut raconter comment la flore et la faune doivent reconquérir leurs droits sur la bêtise humaine, c'est lui – et non pas moi, son âme –, c'est lui-même, torero amateur, qui, au grandiose final de l'œuvre, en un dernier renversement des rituels, se fait volontairement tuer par un taureau. 🍷

www.coupry.com